

Frédéric Paulin

La nuit tombée sur nos âmes

Gênes, 2001

Agullo



*Pour Carlo Giuliani,
pour Vincenzo Vecchi,
pour tant d'autres...*



À Gênes, un nombre incalculable de personnes innocentes ont subi des violences physiques et psychologiques qui les ont marquées à vie. Si aujourd'hui encore, seize ans plus tard, c'est un motif de douleur, de rancœur, de défiance [envers la police], cela signifie que la réflexion n'a pas été suffisante.

Franco Gabrielli, chef de la police italienne,
le 19 juillet 2017 in *La Repubblica*

Le fait de pouvoir élire librement des maîtres ne supprime ni les maîtres ni les esclaves.
Herbert Marcuse in *L'Homme unidimensionnel*



Des chevaux fous de peur lancés au galop sur une foule brandissant des drapeaux rouges et noirs.

Des incendies, des commerces saccagés, des chaussées dépaillées, une ville dans le chaos.

Un vent de colère et de refus qui souffle depuis loin, très loin, remontant sans doute le fleuve Göta älv pour se déverser dans les rues.

Le gouvernement a envoyé la police en armure et la gendarmerie montée. Des véhicules blindés foncent sur les avenues, écartant les émeutiers comme le patriarche ouvrit la mer. Mais cette mer d'hommes et de femmes vociférant, projetant des pavés et des bouteilles sur la soldatesque, se referme aussitôt sur leur passage.

Vive la Révolution ! entend-on. À mort les bourgeois !
À mort le capitalisme !

Une jeune femme masquée d'un foulard noir échappe de peu au poitrail démesuré d'un hongre caparaçonné. Elle rit en lançant une pierre qui rebondit sur le casque du cavalier.

Un homme propulse un pavé sur la vitrine de l'agence NordBanken. Deux ou trois autres, cagoulés, vêtus de noir, l'imitent puis s'enfuient. Un jeune type, l'air sérieux, agite un drapeau rouge sur lequel les visages de Marx, Lénine et Mao sont dessinés. Une camionnette est la proie des flammes, des détonations claquent, la fumée, le gaz lacrymogène tourbillonnent dans les rues.

Un vieil empire chancelle-t-il sur ses fondations déjà ébréchées ?

Un nouveau monde est-il en train de naître ?

Samedi 16 juin 2001, Göteborg est en feu.

Des explosions résonnent, des sirènes beuglent, des hurlements de joie ou de peur rebondissent sur les façades des immeubles, emplissent les rues, emplissent les cœurs. Plus loin, un McDonald's est la cible de la foule. Les pierres brisent les fenêtres et la marquise. Les panneaux de bois censés empêcher toute intrusion craquent sous la pression des béliers improvisés. Les chaises et les tables des terrasses des cafés alentour sont rassemblées en un immense feu de joie. Et toujours ce type avec son drapeau rouge, fantôme du passé au milieu des volutes grises.

Les cris, les applaudissements, les rires, la liesse s'opposent à un vieux monde réuni là pour décider des orientations économiques d'une Europe qu'il ne comprend plus. Ces vieilles gens sont emmurées dans le Centre des congrès. On dit que les délégations finlandaise, belge, néerlandaise et luxembourgeoise ont été évacuées en catastrophe de l'hôtel Radisson qui menaçait d'être assiégé. Hier soir, le dîner officiel entre les chefs d'État et de gouvernement a été annulé. Le sommet prend l'eau : on ne se souviendra que des affrontements, des destructions, du peuple qui refuse le vieux monde.

La cavalerie de la police charge de nouveau sur l'avenue Kungssportavenyn. Les chevaux lancés au galop dispersent les manifestants qui, une fois à l'abri, répliquent en lançant des projectiles.

Et puis le bruit court qu'un gamin a reçu une balle dans le dos. La colère se propage comme une douleur

sourde prend possession d'un corps chahuté. La colère pousse les gens à revenir sur l'avenue, à assaillir plus violemment les cavaliers. Cette fois, les chevaux refusent d'avancer sous la pluie de projectiles, la cavalerie bat en retraite. La foule hurle sa joie. La joie n'est qu'un instant fugace, impossible à retenir : les unités anti-émeutes percutent les rangs des manifestants. Les fantassins, eux, ne reculeront pas. Quelques jeunes cagoulés se retrouvent encerclés, livrés à eux-mêmes, loin de la multitude qui les protégeait. Ils paniquent, certains lèvent les mains au ciel. La jeune femme masquée d'un foulard noir reçoit un coup de matraque dans les reins.

Fils de pute ! hurle-t-elle en chutant sur ses genoux.

Un homme est poussé à terre, trois policiers le rouent de coups de pied. Ils frappent sans retenir leur fureur.

La jeune femme pleure de douleur et de désespoir. Elle sait que l'étape suivante, c'est la prison. Avec un peu de chance, elle évitera le tabassage.

À une centaine de mètres de là, un cri s'élève alors de la foule. Un cocktail Molotov explose non loin de la jeune femme. Les jambes d'un flic s'embrasent. Une vingtaine de silhouettes noires brise le cercle des forces de l'ordre. Un grand échalas, keffieh sur le visage, parvient à saisir la jeune Française recroquevillée au sol. La tirant par son sac à dos, il l'entraîne en dehors du champ de bataille. Des dizaines de flics surgissent d'une rue adjacente, une clameur gutturale monte de leurs gorges. Cette fois, les émeutiers doivent s'enfuir. Cette fois, quatre types ne parviennent pas à s'échapper. Cette fois, le vieux monde a gagné.

On se retrouvera à Gênes, fils de pute ! lance la jeune femme en disparaissant dans la foule.